

fit peur pour le secret de sa situation, et dès lors il s'abstint de ce qu'il appelait "ses journées artistiques." D'ailleurs, le moment approchait où il ne pourrait plus dissimuler sa détresse, la fin du mois arrivant compliquée d'une fin d'année.

Paris prenait déjà sa physionomie de fête des dernières semaines de décembre. En fait de réjouissance nationale ou populaire, il n'a guère plus que celle-là ; il a gardé le respect du jour de l'an.

Dès le commencement de décembre, un immense enfentillage se répand par la ville. On voit passer des voitures à bras, remplies de tambours dorés, de chevaux de bois, de jouets à la douzaine. Dans les quatriers industriels, du haut en bas des maisons à cinq étages, des vieux hôtels du Marais où les magasins ont de si hauts plafonds et des doubles portes majestueuses, on passe les nuits à manier de la gaze, des fleurs et du paillon, à coller des étiquettes sur des boîtes satinées, à trier, marquer, emballer les mille détails du joujou, ce grand commerce auquel Paris donne le cachet de son élégance. Puis les étalages se parent. Derrière les vitrines claires, la dorure des livres d'étrennes monte un flot scintillant sous le gaz, les étoffes de couleurs variées et tentantes montrent leurs plis cassants et lourds, pendant que les demoiselles de magasin, les cheveux en épage, un ruban sous leur col, font l'article, un petit doigt en l'air, ou remplissent des sacs de moire, dans lesquels les bonbons tombent en pluie de perles.

Mais, en face de ce commerce bourgeois, bien chez lui, chauffé, retranché derrière ces riches devantures, s'installe l'industrie improvisée de ces baraques en planches, ouvertes au vent de la rue, et dont la double rangée donne au boulevard l'aspect d'un mail forain. C'est là qu'est le vrai intérêt et la poésie des étrennes.

D'ordinaire, M. Joyeuse faisait partie de cette foule affairée, qui circule avec un bruit d'argent en poche et des paquets dans toutes les mains. Il courait en compagnie de Bonne Maman à la recherche des étrennes pour ces demoiselles, s'arrêtait devant ces petits marchands émus du moindre client, sans l'habitude de la vente, et qui ont basé sur cette courte phase des projets de bénéfices extraordinaires. Et c'étaient des colloques, des réflexions, un embarras du choix interminable.

Cette année, hélas ! rien de semblable. Il errait mélancoliquement dans la ville en liesse, plus triste, plus désœuvré de toute l'activité environnante, heurté, bousculé, comme tous ceux qui gênent la circulation des actifs, le cœur battant d'une crainte perpétuelle, car Bonne Maman, depuis quelques jours, lui faisait à table des allusions clairvoyantes et significatives à propos des étrennes. Aussi évitait-il de se trouver seul avec elle, et lui avait-il défendu de venir le chercher à la sorti de son bureau. Mais, malgré tous ses efforts, le moment approchait, il le sentait bien, où le mystère serait impossible et son lourd secret dévoilé...

Un soir, la famille Joyeuse était réunie dans le petit salon où il restait deux fauteuils capitonnés, beaucoup de garnitures au crochet, un piano, deux lampes Carcel coiffées de petits chapeaux verts, et un bonheur-du-jour rempli de bibelots.

La vraie famille est chez les humbles.

Par économie, on n'allumait, pour la maison entière, qu'un seul feu et qu'une lampe autour de laquelle toutes les distractions se groupaient, bonne grosse lampe de famille dont le vieil abat-jour, — des scènes de nuit semées de points brillants, — avait été l'étonnement et la joie de toutes ces fillettes dans leur petite enfance. Sortant doucement de l'ombre de la pièce, quatre jeunes têtes se penchaient, blondes ou brunes, souriantes et appliquées, sous ce rayon intime et réchauffant qui les éclairait à la hauteur des yeux, semblait alimenter la flamme de leur regard, la jeunesse lumineuse sous leurs fronts transparents, les couvrir, les abriter, les garder du froid noir ventant dehors, des fantômes, des embûches, des misères et des terreurs, de tout ce que promène de sinistre une nuit d'hiver parisien au fond d'un quartier perdu.

Ainsi serrée dans une petite pièce en haut de la maison déserte, dans la chaleur, dans la sécurité de son intérieur bien garni et soigné, la famille Joyeuse a l'air d'un nid tout en haut d'un grand arbre. On coud, on lit, on cause un peu. Un sursaut de flamme, un pétilllement du feu, voilà ce qu'on entend, avec, de temps à autre, une exclamation de M. Joyeuse, un peu en dehors de son petit cercle, perdu dans l'ombre où il abrite son front anxieux. Maintenant il se figure que, dans la détresse où il se trouve acculé, dans cette nécessité absolue de tout avouer à ses enfants, ce soir,